

**EXCLUSIF : LE LIVRE-TESTAMENT DE STEPHEN HAWKING**  
DIEU, L'AVENIR, LES ROBOTS... LA SCIENCE FACE AUX GRANDES QUESTIONS



lexpress.fr • n° 3511 semaine du 17 au 23 octobre 2018

# l'express

**L'argent, le pouvoir, le talent...  
La ville qui aime la planète**

**SPÉCIAL  
30 PAGES**

# NEW YORK

## L'IRRÉSISTIBLE



M 01722 - 3511S - F: 4,50 € - RD



BELGIOUE : 5 € • AFRIQUE CFA : 3 200 CFA • TOM : 780 XPF • ESPAGNE, GRÈCE, DOM, ANDORRE, PAYS-BAS : 4,70 € • ITALIE, PORTUGAL, FINLANDE : 4,80 € • LUXEMBOURG : 4,90 € • AUTRICHE : 5,10 € • ALLEMAGNE : 5,50 € • CANADA : 6,99 CAD • USA : 6,99 USD • MAROC : 37 MAD • TUNISIE : 4,80 TND • SUISSE : 6,50 CHF

le dossier de l'express





# New York, l'irrésistible

L'argent, le pouvoir, le talent : la ville-monde aimante la planète, dans tous les domaines. L'Express part à la rencontre des New-Yorkais. Vertigineux !

*Dossier réalisé par Axel Gyldén, avec Natan Dvir (photos)*

## **Manhattan**

A la place des tours jumelles, la One World Trade Center, plus haut gratte-ciel des Etats-Unis, s'élance à 541 mètres, antenne comprise.

**E**t si l'on commençait l'exploration de la ville par la visite d'un lieu sous-estimé, le Museum of the City of New York, plutôt que par l'un des passages obligés – MoMa, Guggenheim, Times Square ou Central Park? Tout au bout de la 5<sup>e</sup> Avenue, à l'angle de la 104<sup>e</sup> Rue, ce petit musée est une entrée en matière idéale. Au sous-sol, projeté toutes les quarante minutes, un excellent film pédagogique résume, en anglais ou en français, la vertigineuse histoire de New York : quatre cents ans... en vingt-huit minutes!

Les voyageurs pressés apprécieront l'économie de temps : l'on ressort avec l'impression de tout savoir, ou, du moins, l'essentiel. Entre autres, le film évoque l'époque où – chose difficilement imaginable aujourd'hui – New York, avant la création

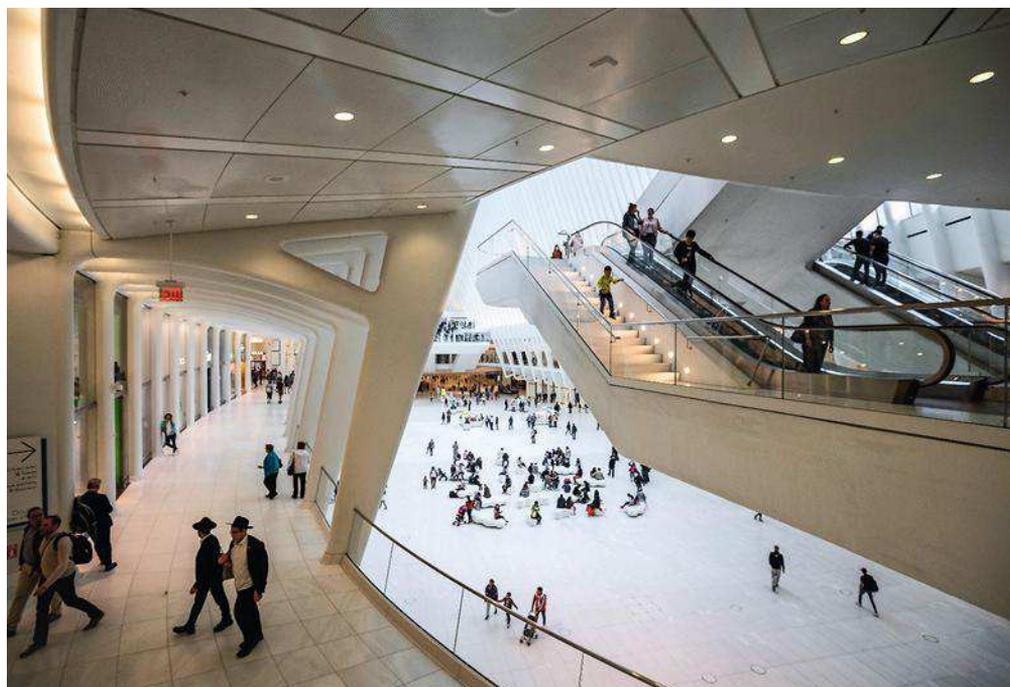


PHOTOS : N. DVIIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

**Design** Réussite architecturale, l'Oculus abrite un centre commercial et la gare PATH qui connecte Manhattan à l'Etat du New Jersey.

**Avant-gardiste**  
Dans le quartier de Hudson Yards, le futuriste « escalier qui ne mène nulle part » est presque achevé.





**Urbanisme** New York attire les architectes du monde entier, comme l'Espagnol Santiago Calatrava, concepteur de l'Oculus, au pied de la tour One World Trade Center.



de New Amsterdam par les Hollandais, était une terre sauvage.

La forêt vierge a depuis cédé la place à une forêt de gratte-ciel. Laquelle ne cesse de grandir : rien qu'en 2018, 14 nouveaux immeubles dépassant 150 mètres de hauteur ont poussé comme des champignons. Ils s'ajoutent à la vingtaine de constructions comparables inaugurées les deux années précédentes, sans parler

des « modestes » tours de 50, 100 ou 140 mètres « seulement », dont la « petite » taille est sans incidence sur le profil de la *skyline*. Elles se comptent par centaines. Et la course au ciel n'est pas finie. Partout, on construit. Au point que New York (8,6 millions d'âmes), qui craque de partout, doit se développer vers sa périphérie. C'est que la ville aime les capitaux du monde entier ainsi que les architectes internationaux et – on le verra dans les pages suivantes – tous les talents dans tous les domaines.

Avant tout, New York se définit par ses constructions. « L'immobilier pour New York, c'est un peu l'équivalent de Hollywood pour Los Angeles : un sujet qui passionne les habitants du cru et que la presse suit de près », explique à L'Express la puissante femme d'affaires Dottie Herman, atablée chez Limani, un restaurant sélect au pied du Rockefeller Center. De fait, l'inauguration de gratte-ciel s'apparente à des lancements de films, avec force publicités, critiques (architecturales) de journalistes spécialisés

et articles économiques sur les performances commerciales de tel ou tel bâtiment. « Un peu comme les résultats du box-office pour le cinéma », note cette New-Yorkaise enjouée, dont l'un des succès récents est le 432 Park Avenue. Plus haute tour d'habitation pour milliardaires de Manhattan (426 mètres), cet immeuble conçu par l'architecte uruguayen Rafael Viñoly se reconnaît facilement à ses façades blanches et ses baies vitrées carrées, à quelques rues de Central Park.

Une sacrée personnalité, cette Dottie Herman, qui anime une émission de radio consacrée à l'immobilier. Auto-didacte née à Brooklyn, elle a « décidé de faire quelque chose de sa vie le jour où sa mère est morte d'un accident de voiture ». Elle avait 10 ans. Considérée comme une des self-made-womans les plus riches des Etats-Unis – « Je ne suis pas dans le classement des 500 de *Forbes*, minimise-t-elle – et classée parmi les « 100 femmes de New York les plus influentes », elle dirige l'une des quatre plus grandes sociétés américaines du secteur, Douglas Elliman



PHOTOS : N. DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

**Pouvoir** Dottie Herman, l'une des femmes les plus puissantes de Manhattan, dirige un géant américain de l'immobilier. Dans le même secteur, Steven Kalifowitz, lui, a lancé une appli qui révolutionne le métier d'agent immobilier.

Real Estate, qui emploie 7 000 agents.

« L'immobilier reflète l'état d'esprit de la population de New York, poursuit-elle. Un exemple ? Après le 11 septembre, personne ne voulait habiter Downtown, près des ex-tours jumelles. Maintenant, c'est un quartier en plein boom. »

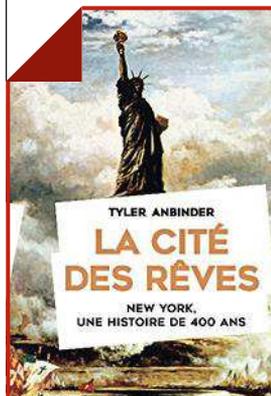
Sur le flanc ouest de Midtown, le long de la promenade piétonne surélevée de la High Line – ancienne ligne ferroviaire aérienne –, Hudson Yards est l'autre secteur en mutation. Depuis quelques semaines, on admire ici un geste architectural unique et fascinant : un escalier qui ne mène nulle part, le « Vessel » (vaisseau), en cours d'achèvement. Œuvre avant-gardiste de l'architecte anglais Thomas Heatherwick, cette structure métallique de 150 millions de dollars (130 millions d'euros) n'a pas d'autre raison d'être que n'en avait la tour Eiffel autrefois : démontrer l'audace d'une ville. Dans les autres

secteurs aussi, New York attire les meilleurs, qu'il s'agisse d'architecture, de musique (voir page 52), de médecine, à l'instar des vétérinaires de l'Animal Medical Center (voir page 56), ou de gastronomie (voir page 60). La politique n'est pas en reste. Suivant une tradition solidement ancrée, l'activisme reprend du service. Galvanisées par leur hostilité au New-Yorkais Donald Trump, les féministes bousculent le jeu à l'approche des élections de mi-mandat, le 6 novembre (voir page 44).

Irrésistible aimant, New York séduit aussi des créateurs de start-up, car, non, en ce domaine, la Silicon Valley californienne ne détient pas de monopole. Un exemple : lancée en avril dernier, l'appli Localize.city est en passe de révolutionner le métier d'agent immobilier. Grâce à son algorithme superpuissant, il est dorénavant possible d'obtenir de 20 à 30 informations précises sur une adresse donnée. Comment ? Simplement en entrant une adresse exacte sur son smartphone.

L'intelligence artificielle fournit alors des informations variées, comme : les écoles du coin sont médiocres, les punaises de lit constituent un problème récurrent dans le quartier, quatre nouveaux immeubles seront construits à l'horizon 2020 (dont l'un risque de boucher votre vue), les carrefours proches des établissements scolaires sont dangereux, les avions causent une nuisance sonore, les congères sont généralement mal déblayées en hiver, ou encore le quartier est gay friendly, ou accueillant pour les cyclistes, ou pour les chiens. Le tout accompagné, chaque fois, de brefs articles, rédigés (sans fautes) par des machines. Sidérant. « En fait, notre algorithme en sait davantage que les agents immobiliers », dit le président de Localize.city, Steven Kalifowitz, qui emploie actuellement 100 personnes et sans doute bien davantage demain.

Non loin de là, dans le même quartier, à Downtown, la fashionista Christene Barberich préside, elle aussi, aux destinées d'une success story, celle du média Refinery29 (voir page 40). Lorsqu'on lui demande ce qui l'attache à New York, elle réfléchit : « Parfois, j'ai eu envie de quitter "the City" parce qu'elle est démesurée, chère, bruyante, pas toujours très jolie, et qu'elle a plein de défauts. Mais finalement je suis restée. La raison : New York est fascinante, en perpétuelle évolution, à la pointe des tendances, en réinvention permanente. » Une pause, puis : « Je ne veux pas dire que New York est le centre de l'univers... » Mais presque. Et qui peut dire le contraire ? **A. G.**



## Quatre siècles d'histoires

« L'avantage des intellectuels américains tient à ce que leurs démonstrations comportent neuf exemples concrets et une idée générale tandis que, chez les Français, c'est le contraire », a écrit un jour le regretté directeur de la rédaction de L'Express Jean-François Revel. Les anecdotes font justement la saveur de *La Cité des rêves*, cette ville-monde qui aime les immigrants.

*La Cité des rêves. New York, une histoire de 400 ans*, par Tyler Anbinder. Perrin, 860 p., 30 €.



**Courage** Le 24 septembre dernier, devant la mairie de New York, des « survivantes » victimes de crimes sexuels, et leurs soutiens, témoignent publiquement de leurs épreuves.

## LES NEW-YORKAISES AU TOP

Un an après #MeToo, le mouvement ne faiblit pas. A New York, les femmes entendent le faire vivre par tous les moyens. En s'appuyant sur une solide tradition de militantisme.

**C**a doit être ça, le courage : se planter devant une forêt de micros et de caméras, ravauder sa douleur, et raconter comment, des années auparavant, l'on a été violée, sans oser le dénoncer ensuite parce que la chose était indicible. Le 24 septembre dernier, un mur de courage s'est dressé sur les marches de la mairie de New York. Ce jour-là, 200 femmes de tous

âges, de toutes conditions et ethnies se succèdent pour partager leur expérience, crier « Ça suffit ! » et brandir des pancartes où l'on lit « La misogynie me fatigue » ou « *I believe you* » (« Je vous crois »). Sous-entendu : « Je crois a priori aux témoignages des victimes. »

Parmi elle Danielle Campoamor, enceinte de son deuxième enfant – une grossesse sans rapport avec son

viol. « Lorsque Trump défend publiquement Brett Kavanaugh [nommé à la Cour suprême des Etats-Unis malgré l'accusation de viol de Christine Blasey Ford], c'est une agression contre toutes les victimes », dit-elle après avoir raconté son drame sous les encouragements des autres « survivantes » – c'est ainsi que s'autodésignent les victimes de crimes sexuels –, répétant « *We believe you.* »



L'activiste proavortement Alison Turkos lui succède au micro. Cette fois, la « *survivor* » explique que son témoignage n'a pas été pris au sérieux par la police. Et de rappeler : « 1 Américaine sur 3 et 1 homme sur 6 ont été agressés sexuellement au cours de leur vie. Ça suffit ! » Ensuite, c'est au tour d'une employée de maison latino-américaine, autrefois agressée au domicile de son patron par ce dernier : « A l'époque, je n'ai pas porté plainte parce qu'il était marié et avait une fille adolescente... »

« Les crimes sexuels ne concernent pas seulement Hollywood et Harvey Weinstein ! » s'écrie cette militante de l'association nationale des employées de maison. Et la litanie des témoignages se poursuit pendant une heure encore, avec le soutien des dizaines d'associations qui coordonnent désormais leurs actions, dans un esprit de sororité. Un petit événement : jamais autant d'associations ne s'étaient présentées ainsi à la presse, en rangs serrés.

Un an après le lancement du mouvement #MeToo, la mobilisation des féministes serait-elle en train de basculer de Hollywood à Manhattan ? Tout le laisse penser. Et c'est logique. D'abord, New York constitue une caisse de résonance encore plus puissante que Los Angeles. D'ailleurs, c'est d'ici que sont parties la plupart des révélations des affaires Weinstein et Kavanaugh – sans parler de Trump – sous la plume acérée de journalistes du *New York Times* et du *New Yorker*. Surtout, de la lutte pour l'abolition de l'esclavage au mouvement des droits civiques, en passant par le vote des femmes (conquis en 1917) et les droits gays et lesbiens, cette Babylone américaine possède une solide tradition d'activisme.

« Les New-Yorkaises font preuve d'une ouverture d'esprit consubstantielle à la vie culturelle de la ville, analyse Sarah Seidman, commissaire de la petite exposition permanente consacrée à l'activisme social au Museum of the City of New York. Il existe tellement de possibilités de s'engager

## En 2018, plus de 100 femmes pourraient être élues à la Chambre des représentants. Du jamais-vu

dans ceci ou cela, de repousser les limites et même d'être transgressif, que les femmes d'ici n'ont pas peur de grand-chose. » Elle ajoute : « Même si le mouvement #MeToo n'a pas démarré à New York, c'est en grande partie ici que les choses se passent aujourd'hui. #MeToo est sans doute entré dans une nouvelle phase : maintenant, les activistes new-yorkaises s'organisent et coordonnent leur action afin de préparer la prochaine étape. »

En fait, beaucoup de choses ont déjà bougé, notamment en politique. Galvanisées, un nombre inédit de femmes, 256 en tout, en majorité

des démocrates, se présentent aux élections de « *midterms* ». Cela représente une progression d'environ 30 % par comparaison à la campagne précédente. Le 6 novembre prochain, la totalité des 435 sièges de la Chambre des représentants et un tiers des 100 fauteuils du Sénat seront renouvelés.

D'aucuns parlent déjà de 2018 comme de « l'année des femmes ». Selon certains pronostics, plus de 100 d'entre elles, surtout issues du Parti démocrate, pourraient être élues à la Chambre des représentants. Du jamais-vu. Selon une étude de la chaîne NBC, de 30 à 40 nouvelles élues pourraient accéder au Congrès. Parmi elle, l'étonnante New-Yorkaise Alexandria Ocasio-Cortez, qui, à 29 ans, deviendrait la plus jeune députée de l'histoire des États-Unis (*voir page 44*) !

Assiste-t-on à un renouvellement de la classe politique, désormais âgée et largement masculine ? Peut-être. En tout cas, sous le hashtag #Electmowomen (« Elisez plus de femmes »), des New-Yorkaises ont lancé le projet 21 in '21 Initiative, qui vise l'objectif



PHOTOS : N. DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

« Ça suffit ! » Danielle Campoamor et Alison Turkos, victimes de viols. « 1 Américaine sur 3 et 1 homme sur 6 ont été agressés sexuellement au cours de leur vie. »

d'au moins 21 femmes élues au conseil municipal de New York City en 2021. Actuellement, ces dernières y sont sous-représentées, avec seulement 11 mandats sur 51. Et un peu partout des fonds sont levés pour financer des projets féministes, comme VoteRun-Lead, dont l'objectif est d'inciter et de former 30 000 jeunes femmes à se présenter dans des élections locales ou nationales en 2020, à New York et dans le reste du pays.

Autre exemple : le puissant réseau de femmes new-yorkaises Seneca Women milite lui aussi pour la promotion de leaders féminins dans les grandes institutions (Banque mondiale, Nations unies...) et le « top 100 » des grandes entreprises américaines. Objectif : « Préparer pour demain un monde plus juste et plus prospère. » Le mois dernier, dans l'amphithéâtre

du Metropolitan Museum, la conférence annuelle de Seneca Women, en présence de Madeleine Albright, de Hillary Clinton, de femmes PDG et de jeunes leaders féminins, ressemblait à une démonstration de force au cœur de Manhattan.

« Si l'on regarde les statistiques de la direction du petit commerce de la ville de New York, l'on constate que seulement 7 % de l'argent des fonds

d'investissement se dirigent vers l'entrepreneuriat féminin, tandis que les hommes attirent les 93 % restants, déplore Victoria Gordon, qui dirige l'Athena Center for Leadership Studies, au sein du Barnard College, une université exclusivement féminine, affiliée [et attenante] à l'université Columbia. Heureusement, la représentation mentale selon laquelle "masculinité" égale "leadership" commence à changer. »

Dans son bureau donnant sur l'avenue Broadway, elle poursuit : « Loin d'être enterrés ou taris un an après le début de #MeToo, les débats sur la parité homme-femme sont plus intéressants que jamais. Et constructifs : notre sujet, c'est moins de dénoncer les crimes, les délits ou le harcèlement sexuels que d'aborder les thématiques féminines, afin d'engen-

**« Un an après le début de #MeToo, les débats sur la parité sont plus intéressants que jamais »**



N. DVI/R/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

**« Power woman »** Susan Marenoff-Zausner, présidente de l'Intrepid Sea & Air Museum : « Je crois que nous sommes à un tournant. »



**Frondeuse** Christene Barberich, directrice du magazine de mode alternatif en ligne Refinery 29 : « Nos lectrices sont en colère. »

SDP

drer une culture de l'égalité à tous les niveaux pour les années à venir. »

Désormais, les New-Yorkaises peuvent compter sur l'appui des *power women*, les femmes de pouvoir. Depuis le combat pour le droit de vote féminin, voilà un siècle, les citoyennes américaines « d'en haut » usent de leur influence pour appuyer ponctuellement les activistes politiques. « Il est essentiel que les jeunes femmes puissent s'identifier à des modèles de réussite féminins ; au poste que j'occupe, je me dois d'être exemplaire », confirme la pragmatique Susan Marenoff-Zausner, une des rares femmes à diriger un grand musée à Manhattan, l'Intrepid, du nom du porte-avions amarré sur l'Hudson River, qui abrite le musée de la Mer, de l'Air et de l'Espace (non loin d'un des embarcadères de ferries pour Jersey City, voir page 46).

Avant de diriger ce musée, où plus de la moitié des employés sont des femmes, Susan Marenoff-Zausner a longtemps évolué dans un milieu masculin, ayant fait l'essentiel de sa carrière dans le domaine du sport, du

football au tennis. « Longtemps, je me suis entendu dire que je devais être mieux préparée et plus compétente que mes homologues masculins, raconte-t-elle. Il fallait aussi que je fasse attention à la façon dont je posais ma voix... Car on reproche souvent aux femmes d'avoir une voix trop grave ou trop aiguë, bref rarement comme il faut. Mais les choses changent. Dans une entreprise comme l'Intrepid, ce genre d'intimidation est impossible », explique-t-elle, à bord du musée-porte-avions où l'on peut admirer une navette spatiale de la Nasa.

En se prêtant à une séance photo, elle ajoute : « Je crois que nous sommes à un tournant. Pour le moment, le mouvement #MeToo a essentiellement touché le monde des médias et du divertissement. Mais ce n'est sans doute qu'un début. Bien d'autres industries pourraient être concernées. »

Dans l'Amérique de Trump, où pour l'heure domine le modèle du mâle blanc, les New-Yorkaises n'ont pas l'intention de se démobiliser. Au contraire, pour elles, le débat – et le combat – ne fait que commencer. **A.G.**

## Fashionista et activiste

L'aventure a commencé en 2005 comme un simple site Internet consacré aux boutiques de mode indépendantes de New York et Los Angeles. Treize ans plus tard, Refinery 29 (ou « R29 ») se déploie sur trois étages en haut d'un immeuble, vers Wall Street. Entre-temps, R29 et ses 400 rédactrices se sont imposés comme le premier média numérique dans le milieu de la mode. « Nos lectrices [15-34 ans] et les femmes en général sont fatiguées des injustices, estime la cofondatrice et directrice de la rédaction, Christene Barberich. En colère, elles sont motivées et très mobilisées sur les réseaux sociaux, où le débat sur la domination masculine bat son plein. » Une nouvelle Anna Wintour est née ? Voire. La « fashionista » Barberich se distingue de la papesse de *Vogue* par son discours militant. « Les agences de pub sont dominées par des hommes, alors que la pub s'adresse essentiellement aux femmes. Absurde. » Voilà un an, R29 a lancé le Projet 67 %, qui « consiste à mieux refléter la diversité des femmes, dont 67 % ne s'estiment pas représentées par les magazines de mode ». Une étude de R29 montre que plus de la moitié des adolescentes représentées à l'écran sont minces ou très minces. C'est trois fois plus que les garçons. « Quelque chose ne va pas... » dit Barberich. Chez R29, la mode, c'est aussi de la politique.

# LES PROS DU SEXE À L'OFFENSIVE

A l'écart du mouvement #MeToo, les « sex workers » prennent elles aussi la parole. Rencontre avec l'activiste et dominatrice SM « Maîtresse Blunt ».

Propos recueillis par Axel Gylde

**l'express** Le triptyque sexe-argent-pouvoir définit-il New York ?

**Maîtresse Blunt** C'est réducteur. C'est peut-être vrai dans les beaux quartiers de Manhattan mais, pour la majorité des gens, New York est surtout associée à l'idée de survie. Ici, c'est une lutte quotidienne. D'ailleurs, le travail sexuel permet à certaines femmes ou à des personnes au croisement de plusieurs marginalités (transsexuels, handicapés, gens de couleur) de gagner de l'argent et d'accéder à des ressources dont la société les prive. Moi, je travaillais dans une société de production télévisuelle où j'étais constamment harcelée. En devenant dominatrice professionnelle – activité que je pratiquais déjà en privé –, j'ai pris le contrôle de ma vie. Aujourd'hui, je maîtrise mon emploi du temps et je choisis seule qui j'accepte de rencontrer. Ce travail me permet aussi de gagner assez d'argent pour soigner la maladie chronique dont je souffre depuis l'enfance.

**Les sex workers se sentent-elles défendues par #MeToo ?**

**M. B.** Nous sommes plutôt les oubliées du débat. Cela dit, la couverture médiatique de l'affaire Stormy Da-



**Combative** Cette professionnelle revendique un « vrai droit du travail » pour protéger les travailleurs du sexe.

niels [l'ex-actrice porno qui eut une liaison avec Donald Trump] a modifié la façon dont on parle du *sex work*. Cette femme est une locomotive. Elle est formidable. Nous, les travailleuses du sexe, sommes aussi scandalisées par l'inique loi Sesta/Fosta, passée en avril dernier. Celle-ci nous empêche de publier des annonces sur le Net et de partager à travers les réseaux sociaux des informations qui contri-



**"Je maîtrise mon emploi du temps et je choisis qui j'accepte de rencontrer"**

buient à notre sécurité, par exemple au sujet de clients douteux.

**L'objectif n'est-il pas de lutter contre le trafic d'êtres humains ?**

**M. B.** Ça, c'est le discours officiel. Dans les faits, bannir les *sex workers* de la Toile, c'est les pousser vers la clandestinité. Et les fragiliser. Certaines ne parviennent plus à acquitter leur loyer. D'autres sont retournées sur le trottoir. Quelques-unes ont été tuées. D'autres encore se tournent vers des proxénètes. Le Web garantissait un certain niveau de sécurité. Le FBI dit lui-même qu'il peine à localiser les victimes des trafiquants lorsque tout le monde sort du radar. Ce que nous voulons, c'est un vrai droit du travail qui nous protège.

**Qui vous soutient ?**

**M. B.** Les candidates démocrates Alexandria Ocasio-Cortez et Julia Salazar ont inclus l'abolition de la loi Sesta/Fosta dans leurs programmes. Certaines institutions culturelles organisent des débats publics autour de nos thématiques. Les

médias commencent à nous écouter. Nous devenons audibles.

**En théorie, Trump, qui n'est pas un premier communiant, devrait être à votre écoute...**

**M. B.** Trump est un hypocrite qui dit à son électorat ce qu'il veut entendre. Cela dit, les politiques antiptutes ne datent pas de lui.

**Votre définition de la New-Yorkaise ?**

**M. B.** Une femme qui fait ce qu'elle veut et qui entend qu'on lui fiche la paix. C'est une femme libre. Elle ne craint pas d'être extrêmement franche, directe, cash et, parfois, carrément crue ! Notre chance, c'est l'immense diversité de nos trajectoires. Elles nous ouvrent l'esprit, élargissent nos horizons.



**Conviction** Elle défend des idées de gauche, comme une couverture sociale pour tous ou l'université gratuite.

# LE FABULEUX DESTIN DE MME OCASIO-CORTEZ

Naguère barmaid, cette native du Bronx a écrasé un baron du Parti démocrate aux primaires. La voici quasi assurée d'être élue au Congrès. Sensationnel ! *Par Alexis Buisson*

**U**ne étoile est née. Le 26 juin dernier, à la stupéfaction générale, y compris la sienne, Alexandria Ocasio-Cortez, 29 ans, découvre en direct qu'elle vient de remporter la primaire du Parti démocrate pour le siège de député de la 14<sup>e</sup> circonscription de New York, qui recouvre des quartiers d'immigrés du Bronx et du Queens. La séquence a fait le bonheur des journaux télé. Donnée perdante dans les sondages, elle a, au contraire, écrasé Joe Crowley avec plus de 57 % des voix. Or ce dernier,

deux fois plus âgé qu'elle, était un pilier du Parti démocrate. Elu à la Chambre des représentants depuis deux décennies, soutenu par son parti, il disposait d'un budget de campagne 20 fois supérieur à celui de la novice et de solides réseaux dans les allées du pouvoir. En cas de victoire démocrate à la Chambre des représentants aux élections de mi-mandat, le 6 novembre prochain, ce baron était même pressenti pour présider l'assemblée !

Au lieu de quoi, c'est désormais la jeune et inexpérimentée native du Bronx qui est quasi assurée de rempor-

ter cette circonscription réputée imperdable pour les démocrates. Et de s'en aller à Washington, où elle deviendra la plus jeune congressiste de l'histoire des Etats-Unis. En attendant, elle ne lâche rien. « Notre circonscription vote à 85 % démocrate mais nous allons continuer à faire campagne jusqu'au 6 novembre car nous ne prenons rien pour acquis et le changement se prépare sur terrain », lançait, fin septembre, la candidate, au charme indiscutable, lors d'un meeting dans un restaurant portoricain du Bronx bourré de journalistes.



Si Alexandria Ocasio-Cortez est devenue du jour au lendemain une attraction de la vie politique américaine, ce n'est pas uniquement en raison de son destin improbable : celui d'une jeune femme d'origine portoricaine qui, voilà encore un an, était barmaid dans un restaurant de Manhattan, vers Union Square. Membre des Democratic Socialists of America (DSA), un groupe proche de Bernie Sanders, elle défend des idées de gauche dans un pays où la guerre froide a rendu le vocable « socialisme » tabou. Ses chevaux de bataille ? La création d'un système de couverture médicale universelle, l'université gratuite, la lutte anticorruption, le combat contre le changement climatique.

### UNE SOURCE D'INSPIRATION

« Aux Etats-Unis, on a tendance à penser que ces politiques, notamment dans le domaine de la santé, ne sont pas réalisables. Pourtant, le Canada et l'Europe les appliquent. Et ça marche. Leur mise en œuvre n'est qu'une question de volonté politique », insiste-t-elle, lors de son meeting au Bronx. La nouvelle égérie des médias, très populaire parmi la génération Millenials (les 18-38 ans), milite en outre pour l'abolition d'ICE (Immigration and Customs Enforcement), l'agence chargée d'arrêter et d'expulser les immigrés clandestins, qui a récemment arraché à plusieurs centaines de familles latinos leurs enfants, suscitant une vague d'indignation.

Pour sa part, Alexandria Ocasio-Cortez a éprouvé la dureté de la vie dès l'âge de 18 ans. La mort de son père adoré, d'un cancer du poumon, à 48 ans, jette alors sa famille dans la précarité. Alexandria décide de travailler dans des restaurants tandis que sa mère multiplie les petits boulots. Après des études d'économie et de relations internationales à l'université de Boston (Massachusetts), la jeune femme rentre à New York, où elle s'implique dans plusieurs initiatives de soutien à la communauté hispanique du Bronx. En 2016, elle rejoint la campagne de Bernie Sanders,

contre Hillary Clinton. Après la victoire de Donald Trump, l'activiste sillonne l'Amérique en voiture. « Je voulais voir de mes yeux ce qui se passait aux Etats-Unis », explique-t-elle, après avoir visité la ville industrielle de Flint (Michigan), théâtre d'une retentissante crise de l'eau potable en 2016, et la réserve de Standing Rock (Dakota du Sud), où une tribu amérindienne mène un combat de longue haleine contre la construction d'un pipeline sur ses terres. Après ce road-

trip, elle est contactée par Brand New Congress, un groupe de déçus de l'establishment démocrate qui incite les jeunes talents de gauche à se présenter au Congrès. Elle accepte et se lance dans une intense campagne de terrain, avec des moyens limités.

« On a dit de moi que j'étais mal informée, naïve ou intransigeante », se souvient-elle. De fait, sur la chaîne Fox News (pro-Trump), comme au sein du Parti républicain, les critiques pleuvent. La jeune femme est accusée de défendre un programme utopique sans être capable d'expliquer en détail comment il est possible de financer une couverture sociale pour tous ou l'université gratuite.

Pour les démocrates, Alexandria Ocasio-Cortez est, à l'inverse, une source d'inspiration. Depuis sa victoire surprise, elle sillonne le pays afin de soutenir d'autres candidats étiquetés « socialiste » ou « progressiste ». Et il y a de quoi faire : les élections de mi-mandat de 2018 sont marquées par la présence inédite de nombreux candidats « socialistes ». Une véritable vague. « Nous vivons dans une ère conservatrice depuis l'élection de Ronald Reagan, dans les années 1980, confie, en aparté, le célèbre économiste Jeffrey Sachs, présent au meeting du Bronx. Or, aujourd'hui, les Etats-Unis cherchent de nouvelles idées politiques car beaucoup de choses fonctionnent de travers. » L'avènement de l'activiste annonce-t-il le début d'un renouvellement de la classe politique ? Jeffrey Sachs en est convaincu : « Elle deviendra un des leaders qui comptent. » Ses supporters les plus enthousiastes, eux, lui voient carrément un destin présidentiel. Et l'on pense soudain à Frank Sinatra chantant *New York, New York* : « *If I can make it there, I'll make it anywhere!* » (« Si je peux réussir là [à New York], je réussirai n'importe où ! »). **A. B.**

## A l'assaut du pouvoir

C'est l'autre nouvelle star new-yorkaise. Sauf surprise, Julia Salazar, 27 ans, sera élue au Sénat de l'Etat de New York, le 6 novembre. Lors des primaires locales, cette activiste d'origine colombienne a battu le démocrate Martin Dilan, élu depuis 2003. Voilà quelques semaines, Salazar

Julia Salazar



Cynthia Nixon

a accusé David Keyes, porte-parole pour la presse étrangère du Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, de l'avoir agressée sexuellement. L'actrice Cynthia Nixon (*Sex and the City*), elle, n'a pas réussi à s'imposer contre le gouverneur sortant de l'Etat de New York, Andrew Cuomo. Le 13 septembre, ce dernier, a largement remporté la primaire démocrate. La militante pour les droits des homosexuels n'a pas dépassé 35 %.

S. HEINS/GETTY IMAGES/AFP - C. OCHS/REUTERS

# JERSEY CITY, UN BALCON SUR MANHATTAN

Naguère banlieue ringarde, la ville, en plein boom, s'impose peu à peu comme un nouveau borough de New York.

**D**'ici, la vue est imprenable. Quand le soleil couchant tape sur la face ouest du World Trade Center, tout le sud de Manhattan vire couleur argent. Depuis leur rive, les habitants de Jersey City peuvent alors revendiquer la palme du plus beau panorama sur Manhattan. Ce qu'ils ne manquent pas de faire. Curieusement, les New-Yorkais ne viennent jamais en profiter. Eux sont habitués à regarder la *skyline* depuis son autre profil, à partir de Brooklyn.

Comme les Parisiens, il arrive aussi que ces derniers jouent les snobs. S'aventurer en terra incognita dans l'Etat du New Jersey? Très peu pour eux, sauf, bien sûr, pour rejoindre l'aéroport international de Newark. A leurs yeux, les habitants du New Jersey ne sont que des banlieusards mal dégrossis. Ils ont même une expression méprisante pour les désigner : « *The bridge and tunnel people* », (« les gens [qui ont le mauvais goût d'habiter au-delà] des ponts et des tunnels »).

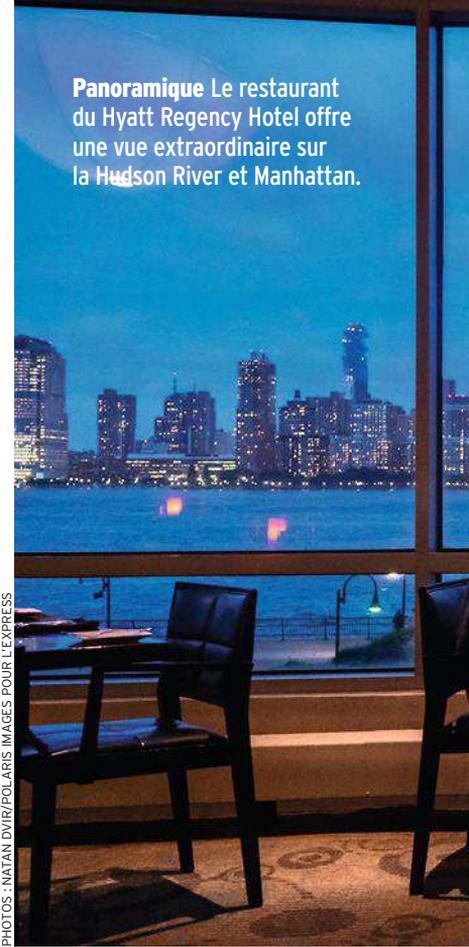
Mais cette attitude pourrait changer. Alors que Manhattan, surpeuplée et surconstruite, craque de partout, Jersey City, suivant l'exemple de Brooklyn, se développe à la verticale. Au point que cette municipalité de banlieue est de plus en plus considérée comme le sixième borough, ou arrondissement, de New York, en sus des cinq autres (le Bronx, Brooklyn, Manhattan, Queens et Staten Island).

Depuis cinq ans, le boom est phénoménal. Plusieurs dizaines d'immeubles de bureaux ou d'habitations se sont élevés. Quatre gratte-ciel sont en cours d'achèvement. Deux nouveaux hôtels ont ouvert récemment. La firme Goldman Sachs a transféré une partie de ses bureaux de Wall Street à Jersey City, attirée par les prix des loyers, avantageux.

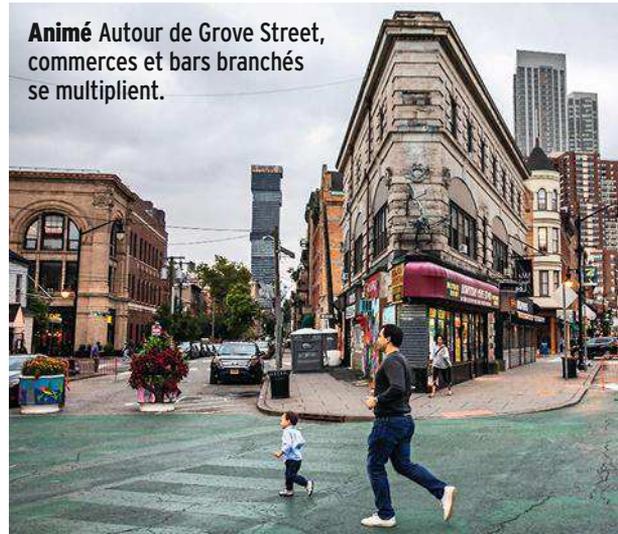
Signe des temps : une librairie de Brooklyn, Word Bookstore, a ouvert un second magasin à Jersey City. Two Boots, une chaîne de pizzas, et Barcade, un bar branché de Brooklyn, proposant de la bière et des jeux vidéo vintage, ont suivi le même chemin. En quelques années, la population a crû de presque 20 % jusqu'à tutoyer les 300 000 habitants. « Et ce n'est qu'un début, assure la New-Yorkaise Susan de França, une des *big bosses* de Douglas Elliman Real Estate, un poids lourd de l'immobilier à New York et aux Etats-Unis. Brooklyn est devenu tellement cher que Jersey City est aujourd'hui très intéressante. Dans les années qui viennent, le boom va se poursuivre. Spectaculaire. »

**Panoramique** Le restaurant du Hyatt Regency Hotel offre une vue extraordinaire sur la Hudson River et Manhattan.

PHOTOS : NATAN DVI/POLEARIS IMAGES POUR L'EXPRESS



**Animé** Autour de Grove Street, commerces et bars branchés se multiplient.



**En quelques années, la population a crû de 20 % dans cette ville qui se développe à la verticale**



située. A 1 kilomètre à vol d'oiseau de Manhattan, la ville possède trois stations de train sur le réseau de banlieue, le Path, lequel nous relie en un quart d'heure au World Trade Center, au quartier de Greenwich Village et à Midtown. Pareillement, deux lignes de ferry sur le fleuve Hudson connectent Jersey City à l'île de Manhattan. » Finalement, la « civilisation » n'est pas si loin de la terra incognita...

Avis aux amateurs : la législation du New Jersey étant plus favorable à Airbnb que ne l'est celle de New York, l'offre de logements s'y révèle attractive... à condition toutefois de n'être pas trop loin d'une station de Path. Reste la question : que vaut la vie à Jersey City? En débarquant en bateau – ou en sortant du métro à Exchange Place –, la première impression est décevante. Certes, la vue sur Manhattan est, on l'a dit, remarquable. Mais il n'y a guère de divertissements alentour.

Il faut s'enfoncer à pied dans les terres sur 600 mètres (ou emprunter le métro jusqu'à Grove Street) pour découvrir un centre-ville animé, avec des bars, des restaurants, des boutiques, des night-clubs, une boulangerie française (Choc.O.Pain) et, selon le *New York Times*, l'une des meilleures pizzerias du « grand New York », Razza. Sans oublier les œuvres de plusieurs peintres muralistes, dont celle du Brésilien Kobra, qui a signé un portrait géant de David Bowie.

« Je me souviens qu'au début des années 2000, dans *Sex and the City*, un personnage annonçait qu'il allait déménager à Brooklyn et ses amies lui disaient qu'il était fou de partir sur une autre planète », raconte le documentariste Andrew Muscato, qui vient de quitter un « petit appartement merdique dans l'Upper East Side » pour « trouver mieux, moins cher et plus grand » à Jersey City. « Eh bien, dit-il, certain d'avoir fait le bon choix, je me sens exactement comme ce personnage de télé! » **A. G.**

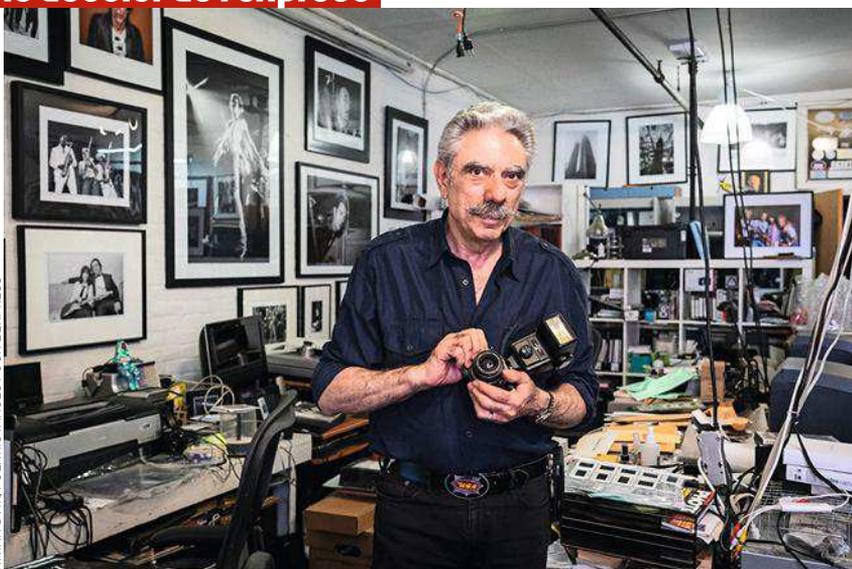


**Street Art** Un peu partout, Jersey City cultive le muralisme.

Joseph A. Panepinto Jr., qui a grandi à Jersey City, se souvient qu'à l'époque « toute la ville sentait le savon ». La raison? Les usines Colgate-Palmolive étaient installées ici, jusqu'à leur déménagement, dans les années 1970. La cité est ensuite devenue une friche industrielle. Des temps glorieux, il ne reste plus que la fameuse horloge

géante Colgate : installée face à l'Hudson, elle donne l'heure à Manhattan.

Aujourd'hui promoteur immobilier, Panepinto vante les avantages de la ville de son enfance : « Non seulement, l'immobilier est moitié moins cher qu'à Manhattan [il est également plus avantageux qu'à Brooklyn], mais, de plus, Jersey City est idéalement



# “MES ANNÉES DISCO AU STUDIO 54”

Il a photographié tous les géants, dont John Lennon et Yoko Ono, nus dans un lit. Dans les seventies, muni de son appareil, Allan Tannenbaum écumait aussi les boîtes de nuit new-yorkaises. Dont le mythique Studio 54...

**Propos recueillis par Axel Gylden**

## **L'express** Comment définir la légende du Studio 54 ?

**Allan Tannenbaum** C'est simple. Ce fut la meilleure discothèque de tous les temps ! Cet établissement de la 54<sup>e</sup> Rue symbolise l'apothéose du disco. Pour moi qui travaillais à l'époque à l'hebdomadaire new-yorkais *SoHo Weekly News*, c'était un lieu incontournable. Pourquoi ? Parce qu'on était certain d'y croiser des célébrités. A New York, alors truffée de night-clubs, de boîtes gays et de clubs échangistes, certains établissements étaient plus underground (comme le

Mudd Club), plus grands (comme le Copacabana) ou plus sulfureux (Plato's Retreat, un club échangiste). Mais aucun n'avait le cachet, l'atmosphère, du Studio 54. Cela tenait en partie au décor : la boîte était construite dans un ancien théâtre avec un vaste balcon surplombant la piste de danse. Les jeux de lumières, avec néons, stroboscopes, poursuites, spots multicolores, boules à facettes, étaient exceptionnels. Mais, plus que tout, l'âme du Studio 54, inauguré en 1977 par Steve Rubell [mort du sida en 1989] et son associé,

Ian Schrager, tenait à sa clientèle. Les propriétaires avaient le génie du casting : un savant mélange d'anonymes et de superstars.

## **❏ Mais qui étaient ces célébrités ?**

**A. T.** La liste est interminable. On y croisait Bianca et Mick Jagger, Liza Minnelli, Diana Ross, Barbra Streisand, Cher, Jerry Hall, Diane von Fürstenberg, Elton John, Rod Stewart, David Bowie, Iman, Grace Jones, Donna Summer, Tina Turner, Faye Dunaway, Mariel et Margaux Hemingway, Farrah Fawcett, Sylvester Stallone, Woody Allen, Dustin Hoffman, Robert De Niro, Jack Nicholson, Al Pacino, Robin Williams, Salvador Dali, Lauren Hutton, Mikhaïl Barychnikov, Rudolf Nouriev, O. J. Simpson, John McEnroe, Vitas Gerulaitis, Ilie Nastase, Karl Lagerfeld... J'en oublie. A ces vedettes se mêlaient des beautés venues des quatre coins de New York, ainsi que des banquiers, des drag-queens, des mannequins, des punks et tout un tas de jeunes gens qui avaient en commun le sens du style. Toute cette faune de gens célèbres ou non s'éclataient joyeusement sur la piste de danse, sans distinction de classes. Voir Diana Ross danser avec un illustre inconnu était la norme.

## **❏ Les stars étaient abordables...**

**A. T.** Oui. Le Studio 54 correspond à un moment charnière, peu après la guerre du Vietnam et juste avant les années Reagan ; après la pilule et avant le sida. Cela précédait aussi l'ère du vedettariat mondialisé, le culte des « people », le règne des attachés de presse. Dans la discothèque, les photographes étaient assez peu nombreux. Et nous n'agissions pas en paparazzi. Nous nous contentions de quelques clichés et veillions à ne pas empiéter sur l'intimité de célébrités. Lorsque Steve Rubell, le patron, nous disait : « C'est bon, ça suffit », alors on allait boire un verre au bar, fumer un joint au balcon ou nous éclater sur le *dance floor*. Au final, au Studio 54, j'ai passé davantage de

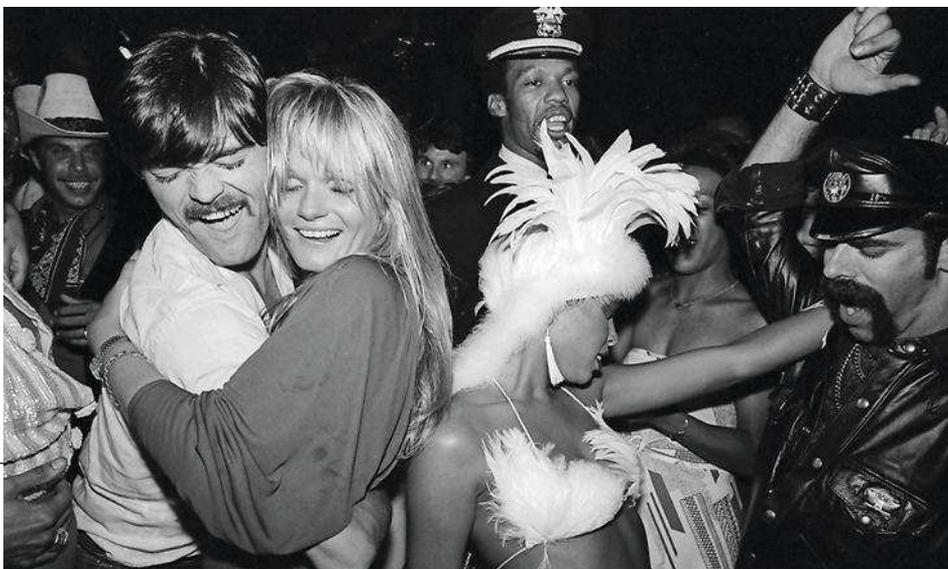
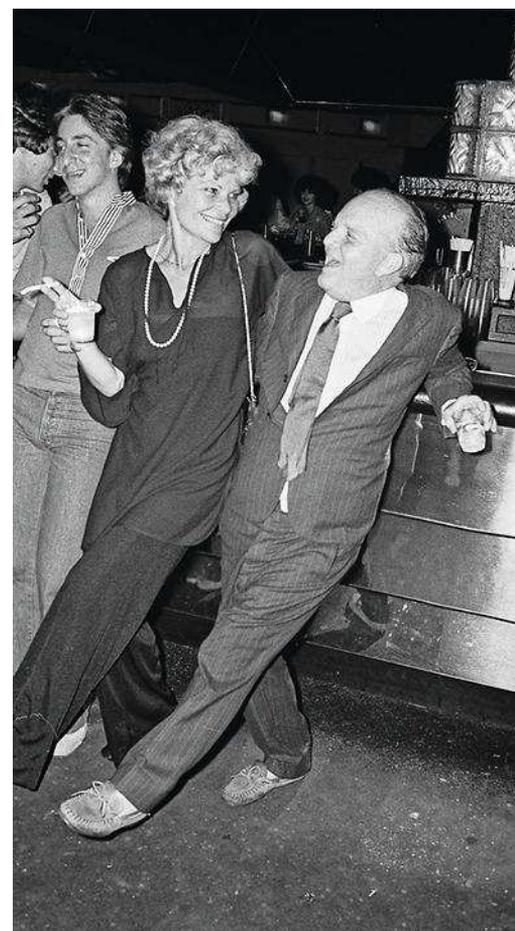


PHOTOS : A. TANNENBAUM/POLARIS IMAGES



**Osiose** Construit dans un ancien théâtre, le Studio 54 était notamment réputé pour sa clientèle, « faune de gens, célèbres ou non, qui s'éclataient joyeusement sur la piste de danse, sans distinction de classes ».

*De haut en bas, et de g. à dr. :* Bianca et Mick Jagger ; Andy Warhol, Calvin Klein, Brooke Shields et Steve Rubell, le patron des lieux ; les Village People avec l'actrice américaine Valerie Perrine ; Truman Capote et une amie.



## le dossier de l'express

temps à jouir du moment présent qu'à photographier. J'en profitais aussi pour shooter les anonymes parce que je pressentais que j'étais dans un endroit spécial, à un moment particulier. Je voulais fixer sur pellicule l'ambiance de l'époque. Il faut ajouter que les clients aussi respectaient les stars. Il ne venait à l'idée de personne de quémander un autographe.

### 📍 Andy Warhol a déclaré que le Studio 54 était « une démocratie sur le dance floor mais une dictature à la porte d'entrée »...

**A. T.** La sélection à l'entrée était impitoyable. Chaque soir, une foule débordait du trottoir, crevant d'envie d'accéder à ce temple de la fête. Les gens étaient si nombreux qu'il aurait été impossible de tous les laisser entrer sans les mettre en danger. D'où le cruel filtrage.

### 📍 La soirée la plus mémorable ?

**A. T.** Peut-être, en mai 1977, l'anniversaire de Bianca Jagger. Authentique pilier du Studio 54, elle irradiait par sa beauté exotique. Ce soir-là, une cavalière nue a fait son entrée sur la piste de danse en Lady Godiva [l'héroïne d'une légende médiévale anglaise], sur un cheval blanc. Bianca, vêtue d'une robe rouge, est montée à cru derrière cette amazone. L'image a fait le tour du monde. Certains soirs, une party était organisée en l'honneur d'une personnalité : Michael Jackson, Stevie Wonder, Karl Lagerfeld, Valentino... Il y avait aussi des soirées événements, comme celle du lancement d'Opium, le parfum d'Yves Saint Laurent, ou celle de la première d'un film, comme *Grease*, en présence d'Olivia Newton-John et de John Travolta. Le Nouvel An, la Saint-Valentin, Halloween, l'anniversaire d'un magazine donnaient également lieu à des soirées spéciales.

### 📍 A quoi ressemblait l'ambiance ?

**A. T.** Irrésistible. J'avoue que le disco n'est pas mon genre de musique – je suis plutôt blues rock –, mais les DJ

du Studio 54 savaient faire monter l'excitation crescendo avec un talent incomparable. Ils alternaient les tubes de l'époque comme YMCA [Village People], *Le Freak* [Chic], *Funkytown* [Lipps Inc.]... Les jeux de lumières, les fumigènes, les soudaines pluies de confettis, parfaitement coordonnés, ajoutaient au délire général. Et quand la sono crachait *I Will Survive*, de Gloria Gaynor, alors le Studio 54 chavirait.

### 📍 Quid de la drogue ?

**A. T.** Il y en avait à gogo. La cocaïne était en plein boom. Le poppers était en vogue aussi, surtout chez les gays. Certains, moins nombreux, consommaient du quaalude [la drogue planante utilisée par Leonardo DiCaprio dans *Le Loup de Wall Street*]. Je me

souviens de Steve Rubell, un soir, complètement défoncé, bafouillant, et les paupières tombantes. Il était clairement sous quaalude.

### 📍 On dit aussi que l'ambiance était chaude, que des couples faisaient l'amour au premier étage, entre les banquettes.

**A. T.** Désolé de vous décevoir, mais je n'ai jamais vu quiconque baiser, ni au balcon ni aux toilettes! [*Rires.*] A New York, il y avait plein de clubs prévus pour ça. Je crois qu'au Studio 54 les clients recherchaient surtout l'ivresse jusqu'au bout la nuit. C'est pour ça qu'ils consommaient de la coke, très populaire à l'époque. Or il est bien connu que la cocaïne stimule l'imagination sexuelle mais... empêche d'accomplir l'acte lui-



PHOTOS : A. TANNENBAUM/POLARIS IMAGES



## New York, l'irrésistible



**Sulfureux ?** S'il admet que la drogue était partout, Allan Tannenbaum relativise la légende du Studio 54, lieu de débauche : « Je n'ai jamais vu quiconque baiser, ni au balcon ni aux toilettes. A New York, il y avait plein de clubs prévus pour ça. »



même. Cela dit, j'ai appris des années plus tard que le sous-sol du Studio 54 abritait une sorte d'espace VIP. Là, j'ignore ce qu'il se passait...

### 🗨️ Qui fut, dans votre souvenir, la plus belle femme du Studio 54 ?

**A. T.** Sans hésiter, Carole Bouquet ! Une beauté classique. J'ai d'ailleurs eu le bonheur de passer une soirée avec elle à New York. En tout bien tout honneur, je précise.

### 🗨️ C'est fou de savoir que l'âge d'or du Studio 54 a été si bref : trente mois, de 1977 à 1980.

**A. T.** En 1980, Steve Rubell et Ian Schrager, les propriétaires, ont été arrêtés et condamnés à treize mois de prison pour fraude fiscale. Le Studio 54 a fermé ses portes. Il a rouvert

un an plus tard, avec un autre propriétaire. Cela a duré quelques années, mais ce n'était plus pareil. La magie avait disparu. Parallèlement, le sida est arrivé et a tué la nuit new-yorkaise. De nombreuses discothèques ont fermé. Moi, j'ai décroché pour me lancer dans le photojournalisme au sein de l'agence française Sygma. J'ai couvert les émeutes de 1985 en Afrique du Sud, la première Intifada, en 1987-1993 [NDLR : un travail couronné par le prestigieux prix World Press] ou encore l'opération « Tempête du désert » au Koweït et en Irak, en 1991.

### 🗨️ Puis il y a eu le 11 Septembre...

**A. T.** J'étais ici, à TriBeCa, chez moi, avec ma femme. Nous avons entendu un effrayant bruit d'avion en rase-

mottes, puis une explosion. Nous avons couru à la fenêtre et vu la première tour en flammes, à seulement six pâtés de maison de chez nous. J'ai immédiatement saisi mes boîtiers, et je suis descendu dans la rue, en direction du World Trade Center...

### 🗨️ Comment jugez-vous New York aujourd'hui ?

**A. T.** J'aime toujours mon quartier et mes voisins. Mais la ville a tellement changé... Manhattan est surpeuplée, surconstruite. L'argent, l'immobilier, les grandes enseignes ont pris trop d'importance. Le côté créatif s'est un peu perdu. Il existe toujours, mais de manière diffuse. A l'époque du Studio 54, la créativité artistique était palpable partout, tout le temps, chaque jour. Et chaque nuit !



## ÇA SWINGUE À HARLEM!

Au nord de Manhattan, l'épicentre de la culture afro-américaine n'a rien perdu de sa magie. Et vit une « seconde renaissance » musicale.

**J**ames Brown n'est plus là, hélas. Et, entre nous soit dit, le public, composé à 90 % de touristes, ne fait pas très couleur locale. Il n'empêche, l'Apollo reste l'Apollo, la salle mythique de la 125<sup>e</sup> Rue, dépositaire d'un pan gigantesque de l'histoire de la musique noire américaine. Le souvenir d'Ella Fitzgerald, d'Aretha Franklin, de Michael Jackson, de Marvin Gaye, de Prince, de Patti LaBelle, de Smokey Robinson et tant d'autres imprègne toujours ce lieu où James Brown enregistra ses deux *Live at the Apollo* (vol. I et II), parmi les meilleurs albums live

de tous les temps. Partie du patrimoine culturel américain, cette salle de 1500 places, classée, est un peu l'équivalent de notre Olympia national.

Les mercredis, une foule compacte se presse sous le célèbre néon rouge pour assister à l'indémodable « Amateur Night », soirée lors de laquelle, depuis des décennies, des inconnus passent une audition sur scène devant un public propulsé au rang de jury. Le principe est simple : si l'auditoire est content, tout va bien. Sinon, les spectateurs sanctionnent l'interprète par des huées et aux cris de « *go home!* ». Cruel, mais drôle.

D'autant qu'un « exécuter » grimé en James Brown surgit alors sur scène, muni d'un balai, pour chasser le malheureux candidat, au son d'une sirène assourdissante. Allez, hop, du balai!

A la fin du show, tous les solistes plébiscités reviennent devant le public et affrontent, l'un après l'autre, le vote final. Un applaudimètre électronique détermine le vainqueur au nombre de décibels. Ce soir-là, c'est une Afro-Américaine en provenance du Tennessee qui emporte les suffrages et un chèque de 20 000 dollars, (17 500 euros), grâce à une magistrale interprétation de *(You Make Me Feel*



**Rare** Le saxophoniste ténor international Bill Saxton joue dans son appartement devant 30 aficionados.

PHOTOS : N. DIVIRPOLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

## Des centaines de jazzmen se produisent chaque soir



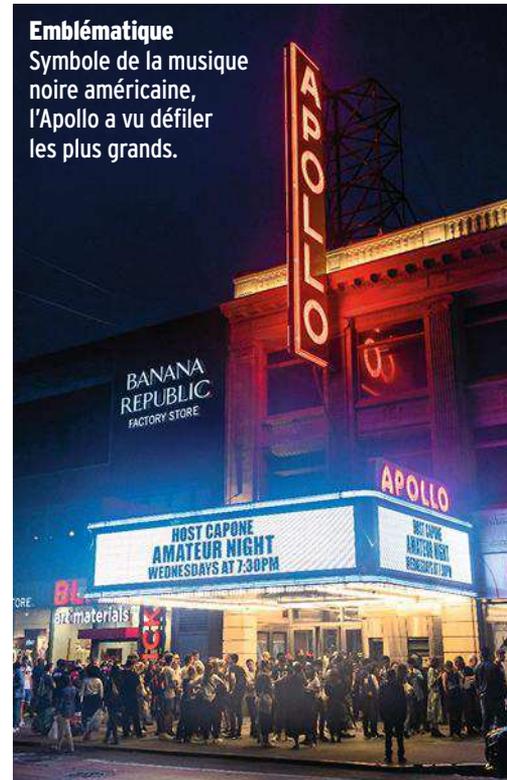
*Like a Natural Woman*, l'un des tubes de la « Queen of Soul », disparue le 16 août 2018, une certaine Aretha.

Mais l'Apollo n'est que la face la plus visible de Harlem, située à l'épicentre du quartier. Pour vérifier si ce dernier reste à la hauteur de son mythe, il faut explorer les nombreuses autres adresses, plus discrètes, méconnues, secrètes. La qualité musicale est là, souvent impressionnante. « Toutes proportions gardées, on assiste même à une nouvelle renaissance de Harlem », assure Gordon Polatnick, en référence à la « Renaissance » des années 1920 et 1930, lorsque l'intelligentsia noire – de l'activiste Marcus Garvey au chef d'orchestre Duke Ellington, en passant par le poète Langston Hughes – avait transformé le quartier en foyer de création artistique et intellectuelle.

« Aujourd'hui, poursuit-il, des centaines de jazzmen se produisent

### Emblématique

Symbole de la musique noire américaine, l'Apollo a vu défiler les plus grands.



chaque soir dans des dizaines d'endroits des plus variés : restaurants, théâtres, bars, clubs, discothèques. Et même dans des appartements privés. » Un foisonnement qui n'avait pas cours voilà vingt ans. « *Harlem is back!* Mais pour s'y retrouver, il faut vraiment être un expert », ajoute ce fou de swing... qui prêche pour sa paroisse : il dirige Big Apple Jazz Tours, qui propose chaque soir des visites guidées musicales pour initiés, y compris chez des particuliers au fin fond de Harlem, où se tiennent des jam sessions privées jamais mentionnées dans les guides.

Depuis quelques années, la mode new-yorkaise est aux « *speakeasies* », dont l'origine remonte aux bars clandestins de la Prohibition (1919-1933). Harlem ne fait pas exception, mais avec une touche musicale en plus. Rouvert par le formidable saxophoniste ténor Bill Saxton, Bill's Place, sur la 133<sup>e</sup> Rue, se présente comme « le plus ancien *speakeasy jazz* de New York ». Inauguré en 1924, fermé des décennies plus tard, le lieu a été ressus-



**Incontournable** Dans la 125<sup>e</sup> Rue, la programmation du Showman's ne déçoit pas.

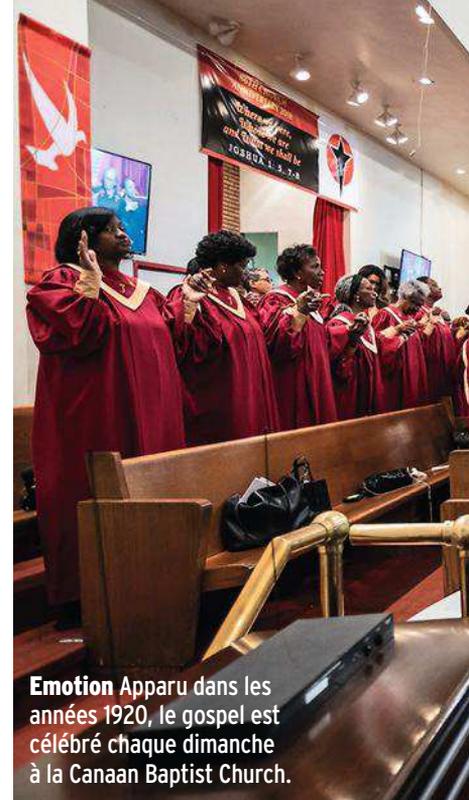
cité en 2006. A vrai dire, l'endroit n'est plus vraiment clandestin : il a pignon sur rue. Mais, comme dans les années 1920, la vente d'alcool (pas la consommation) y demeure interdite, faute de licence. Le maître des lieux – ex-side-man de Pharoah Sanders et Jackie McLean! – recommande donc d'apporter ses bières et ses chips les soirs de sets, les vendredis et samedis à 20 et à 22 heures. A la bonne franquette.

A l'heure dite, première surprise : une file d'aficionados, dont certains viennent du Japon, se forme dans la rue. Deuxième étonnement : à côté de la porte, une plaque gravée nous apprend que c'est ici même que Billie Holiday, âgée de 14 ans, fut découverte par l'illustre producteur John Hammond. Après avoir acquitté 20 dollars (en cash uniquement), on pénètre, ému, dans cet appartement étroit et on se serre comme des sardines : il n'y a que 30 places assises. Ici, c'est plutôt la dimension musicale qui impressionne. Dès les premières notes, le public de connaisseurs est en extase. Bientôt les virtuoses du Harlem All Stars multiplient les solos endiablés. Et c'est comme si John Coltrane, Charles Mingus et Art Blakey réunis parlaient à l'oreille du quintet... Bref, le facétieux maître des lieux, Bill Saxton, qui vit sur place,

## Si vous n'étiez pas là du temps d'Otis Redding, faites un tour du côté de la 125<sup>e</sup>

n'exagère pas quand il se présente comme le roi du jazz à Harlem.

Le set magique est vite passé, mais la soirée est loin d'être terminée. Quelques rues plus bas, dans la 125<sup>e</sup>, celle de l'Apollo, on pousse la porte de Showman's, un établissement ouvert en 1942. A droite, un bar de vingt mètres de long, derrière lequel Maza, la serveuse habillée en première communiale, débite des bourbons et des Corona. Au bout de la salle, sur la petite scène : un orgue Hammond, où chaque soir des « keyboardistes » ressuscitent le son de Jimmy Smith. Aujourd'hui, toutefois, c'est soirée soul. Avec une voix à donner des frissons, un inconnu égrène à la perfection le répertoire de la BO de Harlem : *Let's Stay Together*, *Stand by Me*, *Shaft*, *My Girl*, *Sitting on the Dock of the Bay*, etc. Si vous n'étiez pas là du temps d'Otis Redding (disparu en 1967), faites donc un tour du côté de la 125<sup>e</sup>...

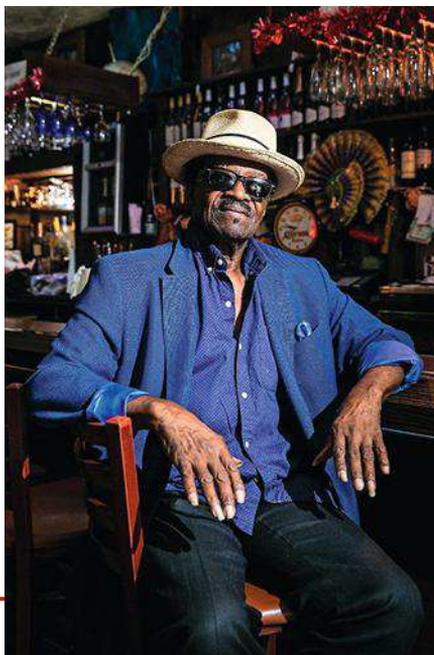


**Emotion** Apparu dans les années 1920, le gospel est célébré chaque dimanche à la Canaan Baptist Church.

On peut passer des soirées entières, voire une vie, à écumer les bars, *speakeasies* et clubs de jazz de Harlem, à la recherche de la note bleue, au Gin Fizz, au Paris Blues (voir l'encadré), à l'American Legion Post, au Shrine, au Silvana. Sans oublier Minton's Playhouse, sur la 118<sup>e</sup>. Des investisseurs ont eu la bonne idée de ressusciter la salle qui a vu naître le bebop, en 1942. Dans cette adresse

## Sam Hargress, la classe à l'état pur

Un vrai seigneur ! Chapeau en feutre et pompes croco, ce natif de l'Alabama, 82 ans, fête les 50 ans de Paris Blues, son « bouclard » à la hauteur de la 121<sup>e</sup> Rue. Conservé dans son jus, celui-ci relève presque du service public : ouvert jusqu'à trois heures du matin, il propose de la musique sept jours sur sept. Pourquoi Paris Blues ? Une référence au film éponyme de 1961, avec Paul Newman, Louis Armstrong, Serge Reggiani. Mais aussi un hommage à son grand-père, parti en France en 1917 avec le régiment des « Harlem Hellfighters ». « Quand j'ai ouvert en 1968, Harlem était peuplé de



gangsters et de prostituées. Merci à l'ancien maire Rudy Giuliani (1994-2001) d'avoir nettoyé le quartier », dit Sam Hargress, ravi de la gentrification du secteur. « Avant, tu voyais de temps en temps un Blanc à Harlem; maintenant, c'est un Noir de temps en temps », se marre-t-il. Régulièrement, des promoteurs immobiliers lui proposent une fortune pour sa maison de quatre étages, autrefois acquise pour une bouchée de pain. « Je lui dis : Allez, vends, profite de la vie, voyage, amuse-toi ! » confie sa sœur Sue. Mais cette figure du quartier ne vendrait pas pour un empire. « Je suis bien ici, avec mes clients : j'écoute de la bonne musique, je passe du bon temps, je suis heureux. Je ne suis pas à vendre. » La classe, Sam.



PHOTOS : N. DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESSION

Baptist Church, sise dans une ancienne salle de music-hall de la 116<sup>e</sup> Rue. L'église est bondée, avec des touristes au balcon et les paroissiens sur leur trente-et-un au pied de l'autel, là où, précisément, Martin Luther King fit sa dernière apparition publique new-yorkaise, en 1968. Deux heures et demie durant, des chants ponctuent sermons, lectures et même discours politiques. Dans cette église proche du Parti démocrate, les pasteurs évoquent Trump, sans le nommer, et demandent aux fidèles d'inciter leur entourage à aller voter lors des midterms du 6 novembre prochain. Puis, un prêcheur à la voix de James Brown scande un sermon d'un quart d'heure, accompagné par Dexter Allgood au clavier. Progressivement, le tempo de la scansion s'accélère tandis que, l'un après l'autre, les paroissiens se lèvent comme pour une *standing ovation*. On frise la transe.

Séquence suivante : un chœur de 20 femmes – dont l'une ressemble à s'y méprendre à Diana Ross – entame un négrospiritual dont le refrain dit « *I Say Yes to Jesus, I say Yes to Jesus* ». Bientôt, toute l'assistance se balance d'un pied sur l'autre et tape dans les mains. Les harmonies, venues du plus profond de la souffrance et élevées au plus haut de la « soul », l'âme, sont d'une beauté déchirante. A New York, l'argent est à Wall Street, mais les bonnes vibrations sont à Harlem. **A. G.**

chic (et un tantinet onéreuse, surtout si l'on y dîne), ouverte en 1938, quarante-deux ans de jazz vous contemplent. Ici, les murs ont enregistré la musique de Thelonious Monk, Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Miles Davis, etc. Ce soir-là, un quartet joue des classiques : *So What*, *In a Sentimental Mood*. Que du bonheur !

A moins de tomber sur une soirée sans (il y en a), tous ces lieux offrent la garantie d'émotions musicales fortes, voire davantage. Mais pour (tenter de) pénétrer au cœur de l'âme noire, rien, peut-être, ne vaut les negro spirituals et les gospels d'une messe dans l'une des 200 églises de Harlem. Lesquelles sont autant de machines à remonter le temps, jusqu'à l'esclavage. « Il ne faut pas confondre les deux genres musicaux, prévient le bien nommé pianiste Dexter Allgood, sympathique directeur musical de la Canaan Baptist Church et professeur de musicologie à l'université. Essentiels dans la culture afro-américaine, les spirituals sont des chants d'esclaves. Ils parlent exclusivement de la vie après la mort, car l'au-delà était alors leur seul espoir. » Citons *When the Saints go Marchin' in*, très connue dans la version guillerette de Louis Armstrong.

Au premier étage de l'église, Dexter Allgood poursuit : « Le gospel, lui, est apparu à Chicago, puis à New York durant les années 1920 au moment de l'émergence du jazz. La raison de cette concomitance ? Les musiciens noirs en provenance du Sud jouaient dans des clubs de jazz, le samedi soir, et à l'église, le dimanche matin. Ancré dans le présent et la vie terrestre, le gospel évoque, lui, les avancées de la condition noire comme dans *Oh Happy Day*. »

Le dimanche suivant, on retrouve M. Allgood au piano de l'église Canaan



**Historique** En 1942, Minton's Playhouse, dans la 118<sup>e</sup> Rue, a vu naître le bebop.



**Bichonnés** New York compte plus de 600 000 chiens, que leurs propriétaires considèrent comme des membres de leur famille...

## UNE SACRÉE VIE DE CHIEN

Hôtel de luxe, clinique vétérinaire 5 étoiles, traitements anticancéreux, promeneurs aux petits soins... New York se plie en quatre pour ses toutous.

**M**ais non, les hôtels de Manhattan ne sont pas hors de prix! A Chelsea, en plein quartier des galeries d'art, un établissement de luxe propose une quarantaine de chambres parfaitement abordables, de la « Standard » à 77 euros (un peu étroite : 4,5 mètres carrés seulement) à la « Sensationnelle » à 112 euros (9 mètres carrés), et, pour les plus aisés, la « Uber Suite » : 182 euros pour 30 mètres carrés. Certes, les télévisions à écran plat ne diffusent que des dessins animés et des programmes animaliers. Mais, hormis cet inconvénient, l'offre hôtelière est imbattable. Hélas, elle ne s'adresse pas aux humains mais à leurs chiens, à la condition expresse qu'ils y résident sans leur maître!

Aussi éloigné qu'il est possible de l'être du concept de chenil ou de la simple niche, chaque chambre



... et qu'ils emmènent partout avec eux, comme ici, au musée éphémère Human's Best Friend, à Manhattan, où ils peuvent réaliser d'improbables clichés.



ressemble en tout point à celle d'un humain : lit double, oreillers, draps frais, couverture en laine, table de nuit, tableaux, etc. Ne manque que le mini-bar... remplacé par deux gamelles.

Que l'on se rassure, les services proposés par le concierge sont dignes d'un palace : spa, pédicure (ou « paticure »), coiffeur, soins dentaires, salle de gym (essentiellement des jeux de baballe), room service avec menu personnalisé (au choix : bœuf, poulet, dinde, porc, légumes), ou encore service de chauffeur en fin de séjour pour reconduire les « clients » chez eux. En Porsche ou en Lamborghini !

### **ROMPRE LA SOLITUDE DES GRANDES VILLES**

Dans la 27<sup>e</sup> Rue, le D Pet Hôtels Chelsea est le symptôme le plus extravagant d'une ville dingue de ses touts. Selon un sondage Harris de 2015, 95 % des propriétaires de chiens

## **« Lorsque je pars les promener, c'est toujours une garantie d'aventure, d'inattendu »**

considèrent leur animal de compagnie non pas comme un simple ami, mais comme un membre de leur famille à part entière. De fait, à New York, ils font partie du décor, au même titre que les taxis jaunes ou les gratte-ciel.

La ville compte, en effet, plus de 600 000 chiens (et environ 500 000 chats), essentiellement des bouledogues français ou anglais, des labradors, des bergers allemands et des golden retrievers, les races les

plus courantes dans la Grosse Pomme. Impossible de les manquer dans les rues huppées d'Upper West Side, Upper East Side, Chelsea ou Greenwich Village, les quatre quartiers les plus cynophiles de Manhattan, où les *dog walkers* (« promeneurs de chiens ») sont légion.

Pourquoi s'encombrer d'une bête dans une mégapole aussi remuante que New York ? Pour certains, il s'agit simplement de rompre la solitude des grandes villes. « Dans un environnement urbain aussi minéral que celui-ci, c'est aussi le moyen le plus rapide de se rapprocher de la nature », pointe avec perspicacité la jeune Marissa Wilhelm, casquette de base-ball à l'envers, rencontrée au musée éphémère Human's Best Friend, à Manhattan, où les propriétaires peuvent déambuler avec leur « meilleur ami » dans un décor acidulé pour y réaliser des photos amusantes. Prix d'entrée : 34 euros « pour un humain et son chien » (jusqu'au 12 novembre).

Quant à Wyndham Stopford, un publicitaire qui réside dans l'est de Manhattan, il estime qu'« avoir un chien permet de décrocher un instant de la frénésie new-yorkaise pour se détendre l'esprit ». « Le paradoxe, c'est qu'un chien représente une contrainte... qui procure une certaine liberté ! Lorsque je pars promener les miens, c'est toujours une garantie d'aventure, de rencontres, d'inattendu », estime ce volubile propriétaire de deux jack russells, Tonic et Lili.

### **« 1 000 EUROS PAR MOIS, RIEN QU'EN FRAIS DE GARDE »**

Ses chiens rencontrent souvent celui d'Uma Thurman, résidente du quartier, au coin de la rue. « Le plus difficile, c'est de parler chien-chien avec elle d'un air détaché en feignant de ne pas savoir qu'elle est l'actrice de *Kill Bill* et de *Pulp Fiction* ! » s'esclaffe encore ce solide New-Yorkais qui conserve, dans son salon, les cendres d'un précédent chien, juste à côté de l'urne de sa belle-mère.

Par quel miracle les trottoirs de la ville restent-ils immaculés ? Grâce au



PHOTOS : NATAN DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

civisme des New-Yorkais. Ici, on se conforme aux règles. Et elles sont nombreuses. « Chaque immeuble possède les siennes, explique l'avocat Steve Wagner, membre du conseil syndical d'un immeuble chic de la 51<sup>e</sup> Rue, tout près de l'East River et non loin du siège des Nations unies. Certaines copropriétés interdisent les animaux, d'autres les acceptent. Chez nous, par exemple, les chiens excédant 15 kilos sont interdits. De plus, chaque nouvel arrivant, qu'il soit locataire ou propriétaire, passe une sorte d'entretien d'embauche avant d'intégrer l'immeuble. S'il possède un animal domestique, celui-ci est convoqué par le conseil syndical pour vérifier son potentiel de nuisance. Et voilà comment je me retrouve à faire des entretiens d'embauche avec des chiens ! » s'amuse l'avocat. « En général, poursuit-il, les réponses ne dépassent pas « ouaf-ouaf » ! Mais s'il ne mord pas, c'est bon... Cependant, on n'est jamais sûr

## Dans certains immeubles, la nuisance du canidé est vérifiée par le conseil syndical

que le proprio n'a pas administré un sédatif à son toutou pour qu'il fasse bonne impression... »

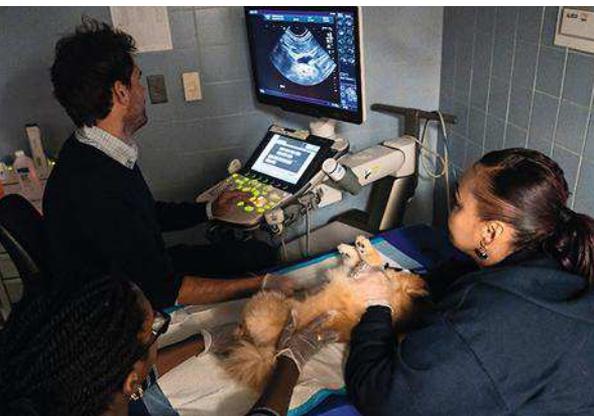
Une certitude : à New York, posséder un animal reste un luxe. « Cela nous revient à 1 000 dollars (865 euros) par mois, rien qu'en frais de garde », témoigne Kathryn Tran, une quadra croisée au pop-up musée Human's Best Friend, accompagnée d'un adorable labrador. Et cela sans compter son assurance-santé, 1 000 dollars annuels, et ses vêtements imperméables. « Car, précise-t-elle, Sprungli déteste la pluie. »

A New York, la profession de *dog walker* peut s'avérer rentable. A raison de 15 à 30 dollars la balade de trente minutes, certains promeneurs de chiens engrangent plus de 100 000 dollars par an, mais d'autres moitié moins. « Tout dépend du quartier, du client et du nombre de chiens tenus simultanément en laisse, explique Mark Nepomuceno, un promeneur de 34 ans qui exerce cette profession depuis six ans. Mais n'oubliez pas que c'est un métier usant. Qu'il pleuve ou qu'il neige, on est dehors. Il faut aussi composer avec les exigences des propriétaires et le règlement de chaque immeuble, jongler avec les horaires de tout le monde. C'est la course permanente. » Bref, un boulot de chien.

Afin de prendre la mesure de l'amour démesuré des New-Yorkais pour leurs animaux de compagnie, le mieux est encore de se rendre à l'Animal Medical Center (AMC), dans l'Upper East Side. Fondé en 1906 par une philanthrope américaine pour lutter



**Balade** Mark Nepomuceno, promeneur de chiens depuis six ans : « Qu'il pleuve, qu'il neige, on est dehors. » Oui, mais financièrement, ça peut être rentable.



**A la pointe** L'Animal Medical Center, dans l'Upper East Side : ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, cet hôpital vétérinaire couvre 17 spécialités et possède des équipements dignes des meilleurs établissements pour humains.

## Thérapie de groupe pour deuil animal

Un groupe de parole pour les propriétaires d'animaux en deuil : voilà la thérapie proposée par l'Animal Medical Center (AMC). L'objectif ? Aider les New-Yorkais endeuillés à surmonter leur chagrin. « Vient qui veut, c'est gratuit, explique Mary Brosnan, qui anime ce groupe 1 mardi sur 2, au cinquième étage de l'AMC. Il y a là des gens de toute condition sociale, de cinq à dix personnes, qui ont perdu un chien, un chat, un hamster, un cheval. Certains ont vécu seuls avec un chien pendant des années. Pour eux, il s'agit de l'être avec lequel ils ont le plus interagi au cours de leur vie. Il est normal qu'ils ressentent un vide et du chagrin. Les gens qui ne possèdent pas d'animaux comprennent mal cet état. Ils peuvent être moralisateurs, voire méprisants, et prononcer des phrases blessantes, comme : "Eh bien, tu n'as qu'à racheter un autre chien..." » Mary Brosnan poursuit : « L'essentiel, c'est que les personnes endeuillées comprennent qu'elles ne sont pas seules dans ce cas. Si elles repartent avec l'idée qu'il n'y a rien de mal à éprouver un tel chagrin, c'est gagné. »

contre la cruauté envers les animaux, cet hôpital vétérinaire à but non lucratif – mais loin d'être gratuit – est aujourd'hui l'établissement du genre le plus avancé du monde. Ici, les animaux sont mieux soignés que bien des Américains. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, fort d'une équipe de 450 personnes, dont plus de 100 vétérinaires d'élite, il couvre 17 spécialités : cardiologie, gastro-entérologie, urologie, oncologie, ophtalmologie, soins dentaires...

« Vous trouvez ici tous les services d'un hôpital pour humains », résume Kathryn Coyne, PDG de l'établissement, dans la 62<sup>e</sup> Rue, avec vue sur l'East River et le pont de Queensboro. « Ici, on vient du monde entier [parfois en jet privé] pour faire implanter une prothèse de hanche, traiter des diabètes ou des cancers, ajoute-t-elle en faisant visiter l'immeuble de huit étages. D'ailleurs, les chiens résistent

mieux à la chimiothérapie : ils ne perdent pas leurs poils et ne vomissent pas. »

### UN BLOC OPÉRATOIRE À 4 MILLIONS DE DOLLARS

Dans les couloirs de l'AMC, l'ambiance évoque la série télé *Urgences* : des vétérinaires débordés vont dans tous les sens, donnent des ordres à des assistants en blouse agenouillés au chevet de patients allongés sur des matelas à eau. Après l'institut du cancer, au huitième étage, et le service de réanimation – où sont traités en urgence absolue les animaux dont le pronostic vital est engagé –, Kathryn Coyne présente les équipements de pointe, dignes des meilleurs hôpitaux : un bloc opératoire high-tech de 4 millions de dollars, un IRM, un accélérateur linéaire pour les radiothérapies.

« Et voici notre nouveau scanner de dernière génération, à 64 tranches,

plus performant que ceux de la plupart des hôpitaux », se félicite encore cette ancienne directrice d'hôpital traditionnel, ex-cavalière émérite et propriétaire de nombreux animaux domestiques (chiens, chats, chevaux, lapins, canard – elle habite hors de New York). Après deux heures de visite, on ressort de l'Animal Medical Center à la fois ébloui et étourdi par les moyens colossaux mis au service du bien-être des animaux domestiques new-yorkais – du moins ceux auxquels leurs maîtres peuvent offrir ces traitements d'élite.

Et l'on songe au bon mot de Barbara Walters lors d'une soirée de gala donnée en l'honneur de l'AMC, voilà une dizaine d'années. Ne plaisantant qu'à moitié, la légendaire présentatrice télé, aujourd'hui âgée de 89 ans, avait déclaré : « Si un jour je tombe vraiment malade, conduisez-moi à l'Animal Medical Center ! » **A. G.**



Carrefour Jackson Heights, le quartier où vivent Indiens, Asiatiques du Sud et Latinos.

PHOTOS : NATAN DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

# QUEENS, LA PLANÈTE FOOD

Méconnu, cet arrondissement de l'est est un concentré de cosmopolitisme culturel. Comme à l'ONU, tous les pays (ou presque) y sont représentés. Par leur gastronomie !

C'est un après-midi comme un autre à Diversity Plaza, dans le Queens. Des femmes en sari et des hommes enturbannés se pressent dans la bouche de *subway* (métro) qui donne sur ce square entouré de petits commerces. De jeunes Asiatiques poussent la porte de Namaste, un restaurant tibétain situé dans le sous-sol d'un fast-food indien, tandis que des silhouettes voilées s'engouffrent dans Kabab King, un autre restaurant, pakistanais celui-là, jouxtant un ancien cinéma porno. La « place de la Diversité » est sûrement

l'endroit le plus international de New York, sans doute des Etats-Unis, et peut-être de la planète.

Cette place publique, au centre du quartier de Jackson Heights, est au carrefour de plusieurs mondes. A l'est, la 74<sup>e</sup> Rue concentre le Little India et ses boutiques d'étoffes colorées. Au sud s'élanche la bouillonnante Roosevelt Avenue, bordée de camions de tacos, d'épicerie et de restaurants de viande ou de nouilles qui régaler les populations asiatique et latina du coin. « Nous sommes au cœur du cœur de la diversité, là où l'Asie rencontre l'Amérique latine », souligne Jack

Eichenbaum, historien de l'arrondissement du Queens, dans l'est de la ville. Connu pour le tournoi de tennis de Flushing Meadows et pour l'aéroport international John Fitzgerald Kennedy, il compose un fascinant patchwork de communautés. Sur ce bout de terre grand comme deux fois Paris, 150 nationalités et 138 langues se côtoient. Presque la moitié de ses 2,9 millions d'habitants est née hors des Etats-Unis.

Outre Jackson Heights, où résident Indiens, Asiatiques du Sud et Latinos, une importante communauté chinoise et coréenne a pris racine dans un autre quartier, Flushing.

Ici, dans le nord-est, se trouve ce que certains considèrent comme le « vrai Chinatown » et le « vrai Koreatown » de New York.

Plus au sud, Jamaica, autour de la station de métro du même nom, est très caribéen.

A l'ouest, en direction de Manhattan, les quartiers d'Astoria et de Steinway accueillent, eux, une vaste communauté grecque et une population d'origine maghrébine.

Cette immigration date de 1965, année de l'abolition des quotas sur



les nationalités autorisées à s'installer dans le pays. « Le Queens a accueilli une Foire internationale, en 1964, qui a entraîné l'arrivée de nombreux Asiatiques. Le changement de la loi, un an plus tard, a ouvert les portes à tout le monde, résume Jack Eichenbaum. A l'époque, de nombreux appartements étaient vides. Les immigrés ont pris possession des lieux. Ils étaient essentiellement issus de la classe moyenne et sont venus aux Etats-Unis avec des aspirations de classe moyenne. »

### LE POUVOIR FÉDÉRATEUR DE LA NOURRITURE

Chariots de nourriture, épiceries ethniques, restaurants à foison, marchés : la gastronomie est la manifestation la plus évidente de cette variété culturelle. « Quand ils s'installent ici, les migrants recommencent à zéro. Ils doivent vivre comme ils peuvent et, souvent, cela passe par la nourriture. Elle fait partie de leur identité dans

## Un bout de terre qui fait deux fois Paris, 150 nationalités, 38 langues...



un pays où ils doivent s'assimiler très rapidement », explique Richard Mumith, Américain d'origine bangladaise. Cofondateur des visites culinaires Queens Food Tours, ce bon vivant connaît les adresses locales comme sa poche. Ses tuyaux sont précieux : certains restaurants ne sont pas visibles de la rue, cachés qu'ils sont au fond d'un magasin, à l'étage d'un bâtiment ou dans un sous-sol.

« Pour les immigrés, la nourriture est une manière d'apporter quelque chose de chez eux. Ils la font découvrir aux autres. Cela crée des amitiés »,

ajoute Alejandro Osorio, propriétaire du restaurant d'arepas colombiennes Arepa Lady, à Jackson Heights. Son petit commerce s'inspire du chariot d'arepas (galettes à la farine de maïs, très populaires en Colombie) que sa mère, une ancienne juge, roulait la nuit le long de Roosevelt Avenue, un grand axe du Queens, après avoir fui la violence des cartels de son pays dans les années 1980.

Plus au nord, dans le quartier d'East Elmhurst, Jean-Claude Perennou constate lui aussi le pouvoir fédérateur de la nourriture. Pilier de la communauté bretonne, qui a émigré en masse au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il a ouvert avec son associé sri-lankais Samba une pâtisserie nommée Cannelle, nichée dans un centre commercial. Là, il vend biscuits bretons et autres millefeuilles à une clientèle asiatique, africaine ou grecque. « On nous a dit qu'on était fous d'ouvrir là, se souvient-il, mais



Institution Jackson Diner, le restaurant indien de Jackson Heights. Qui attire aussi les non-Indiens.



Authentique Flushing (nord-est) un autre quartier. Pour certains, c'est le « vrai Chinatown » et le « vrai Koreatown ».

PHOTOS : NATAN DVIIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

ça marche ! Les Asiatiques sont attirés par les mousses fruitées et le kouign-amann ; les Nord-Africains, par les millefeuilles et le croissant aux amandes, qui leur rappellent le goût de la Méditerranée. Chacun se retrouve dans la diversité de la pâtisserie française. »

### LES GOÛTS CHANGENT, LE QUARTIER AUSSI

Pendant des décennies, les restaurateurs immigrés ont profité des loyers abordables du Queens. Mais le vent tourne. La population grandit, provoquant une pression haussière sur les prix de l'immobilier. Ils sont aussi à la merci des changements migratoires. Propriétaire de Jackson Diner, une institution indienne de Jackson Heights, Majit Singh remarque : « La population indienne du quartier diminue, remplacée par d'autres communautés. Heureusement, en trente ans, nous nous sommes bâti une réputation qui nous permet de toucher des non-Indiens. Mais un restaurateur qui ciblerait aujourd'hui exclusivement la communauté indienne aurait du mal à rester ouvert. »

Aussi, les goûts changent. Dans Astoria, Nicholas Poulmentis s'en rend compte. Ce Gréco-Américain, qui est arrivé au moment de la crise de 2008, a décidé de moderniser l'alimentation grecque traditionnelle servie dans les innombrables établissements hellènes du quartier. Dans son restaurant Akrotiri, situé en face d'un parc où flotte le drapeau grec, ce chef qui a cuisiné pour les Obama utilise des produits sans gluten et des vins naturels, notamment pour surfer sur la vague du « manger sain ». « Le quartier évolue. Il y a davantage d'Américains et d'Européens non grecs qui s'installent. Ils recherchent de la nourriture moins huileuse », observe-t-il.

Au bout de la ligne 7 du métro, surnommée « International Express »

## L'« International Express » traverse toute la mosaïque du Queens

car elle traverse toute la mosaïque du Queens, le quartier de Flushing est un joyeux bazar d'épicerie asiatiques, de cafés servant du « *bubble tea* » et de restaurants proposant du poulet au pop-corn et des dimsums, petits plats cantonnais. Les boulangeries coréennes à nom français (Paris Baguette, Tous les jours) font presque tache parmi les devantures en mandarin et en coréen.

Ici comme ailleurs, les restaurants traditionnels doivent désormais composer avec les immigrés de deuxième génération, plus américanisés. « Toutefois, il existe encore des restaurants ici où l'on ne parle pas anglais », dit Welsey Sin, un jeune Taïwanais qui travaille pour le groupe immobilier local F&T. Ce dernier possède One Fulton Square, un complexe commercial coiffé d'un bar *rooftop* chic et moderne, le Leaf.

Ici, on déguste des spécialités taïwanaises et on sirote des cocktails multicolores, avec une vue imprenable sur les gratte-ciel de Manhattan. A la nuit tombée, lorsque scintille la *skyline* new-yorkaise, on se croirait loin, au bout du monde. Quelque part dans une mégapole d'Asie... **A. B.**



# LA "FRENCHIE" DE LA 55<sup>e</sup> RUE

Success story à Manhattan ! Jeune trentenaire, Laëtitia Rouabah est depuis deux ans aux commandes de Benoit, le bistrot d'Alain Ducasse. Un rêve américain.



Sereine La jeune cheffe est à la tête d'une salle de 100 couverts.

NATAN DVIR/POLARIS IMAGES POUR L'EXPRESS

« J'avais commencé des cours d'anglais, mais j'ai dû les arrêter car je travaillais trop : mes journées finissaient à 2 heures du matin, et le lendemain je me levais à 7 heures. » C'était il y a deux ans. La jeune cheffe Laëtitia Rouabah venait d'être catapultée aux fourneaux de Benoit, le bistrot d'Alain Ducasse à Manhattan, frère jumeau du restaurant parisien du même nom. A l'époque, elle n'avait guère le temps de se promener dans Central Park, pourtant tout proche. « Monsieur Ducasse », comme elle l'appelle, avait recruté cette jeune trentenaire pour « booster » son adresse de la 55<sup>e</sup> Rue, huit ans après son ouverture. « Il a vu

que j'étais une bosseuse. Je suis du genre à ne rien lâcher avant d'avoir atteint l'objectif », glisse-t-elle.

Celle que la presse new-yorkaise décrit comme une « étoile montante » appartient à une nouvelle génération de chefs français décidés à défendre la cuisine tricolore de la Grosse Pomme. Elle fait aussi partie de ces femmes, toujours plus nombreuses, à

**« Innover, oui, mais en respectant l'ADN classique français »**

la tête de restaurants réputés, comme Melissa Rodriguez, chez Del Posto, ou la Suédoise Emma Bengtsson, chez l'étoilé Aquavit. Régalée des bons plats de sa mère durant son enfance dans l'Essonne, Laëtitia Rouabah fait ses armes dans les restaurants de l'empire Ducasse à Paris et à Londres. A Paris : le Plaza Athénée, le Jules Verne (dans la Tour Eiffel), le bistrot Allard. A Londres : le Dorchester.

Et maintenant, New York. « Je ne pensais pas aux Etats-Unis quand j'ai commencé ma carrière, mais je crois que chacun a le rêve américain enfoui en soi. J'adore l'idée que la ville ne dorme jamais et qu'on puisse toujours trouver quelque chose d'ouvert, quelle que soit l'heure. Et le soir, quand je rentre chez moi, à Brooklyn, de l'autre côté de l'East River, j'assiste à un spectacle incroyable : une vue panoramique sur Manhattan ! » confie la jeune femme, aujourd'hui à la tête d'une équipe en partie francophone au service d'une salle de 100 couverts, à la déco française des plus classiques.

Si New York est une ville d'innovation culinaire et de diversité gastronomique, la cuisine française reste un repère. « Innover ? Oui, mais en respectant l'ADN classique français. C'est un équilibre à trouver », explique Laëtitia Rouabah, à qui Ducasse a demandé de moderniser le menu. Un défi relevé avec tact par celle dont le prédécesseur, Philippe Bertineau, avait déjà obtenu deux étoiles (sur quatre possibles) du *New York Times* et reçu les louanges du redoutable critique culinaire du quotidien, Pete Wells.

A la carte du « nouveau Benoit », des grands classiques, comme la soupe à l'oignon et le pâté en croûte, côtoient des plats plus innovants, comme le magret de canard à la pêche poêlée et la morue à la sauce mauricienne rouge. Une étoile Michelin ne semble pas hors d'atteinte pour cette fonceuse. « Parfois, je me dis qu'on pourrait l'avoir, dit-elle modestement. Mais les clients qui viennent nous remercier tous les jours sont déjà une sacrée récompense. » **A. B.**